

Dans la vaste salle où reposait le baron sur un lit aux rideaux de soie, Marianne, Berthe et Philomène devaient à voix basse, heureuses de ce réveil de si bon augure, de cette convalescence qui annonçait un si prompt rétablissement. Soulagées du souci cuisant qui les étreignait depuis si longtemps, elles se livraient à une joie naïve et gracieuse, causaient des événements du jour et s'entretenaient avec curiosité de cette société naguère si brillante et si lettrée que la guerre civile avait dispersée ou dont les lieux de réunion étaient fermés.

La guerre avait fait taire les poètes, rendu muets les orateurs. Excepté les prédicants, excepté les pasteurs dont la voix retentissait dans l'Eglise de Saint-Nizier, chez les Cordeliers, chez les Jacobins, il n'y avait plus de ces hommes qui attirent et suspendent la foule ; les antiquaires ne faisaient plus de recherches, l'Académie anglaise ne réunissait plus les hommes et les femmes illustres de Lyon, Louise Labbé ne faisait plus de vers et la perle des demoiselles lyonnaises, la belle Clémence de Bourges, vivait triste et retirée, pleurant le départ de son fiancé qui guerroyait dans les armées catholiques contre les protestants du midi.

Au moment où les trois jeunes filles causaient, sous les yeux du baron, de l'espoir de voir bientôt renaitre le mouvement littéraire à la suite du commerce que favorisait le repos et la tranquillité, Blancon entra. Sa main tenait un papier et sa lèvre qui souriait semblait annoncer une heureuse nouvelle.

— Quoi de bon ? s'écrièrent en même temps les trois jeunes gardiennes en accourant vers lui.

— Un papier gentil, répondit le jeune commandant.

— Pour nous ? dit la brune Philomène.

— Pour vous ; pour vous trois, pour nous tous ; mais moi, le messenger, qu'aurai-je ?

— Une belle révérence, beau seigneur.

— C'est beaucoup. Eh bien ! la plus ravissante des dames lyonnaises, à qui vous disputez le prix de la